

Des roses rouges pour Willi

IL EST BERGÈRE. Selon l'éditeur, elle rentre ses blancs moutons dans le Sud-Ouest. Il est normal qu'elle entende des voix. La dernière lui a commandé de mettre fin à un scandale : « *Comment se fait-il qu'on cite, qu'on évoque, qu'on réédite, à Paris et ailleurs, les livres des Editions du Carrefour et la revue Bifur, créés par Pierre Lévy, et que jamais, au grand jamais, on ne cite son nom ?* »

Pierre Lévy (1895-1945), né en Suisse, de souche alsacienne, fils d'industriel et petit-fils d'un colporteur, c'est un père. Conscient de la richesse et de la singularité de souvenirs qui risqueraient de disparaître avec elle, si elle ne les couchait enfin sur le papier, M^{me} Lawton-Lévy construit une sorte d'Arc de Triomphe à la mémoire du soldat inconnu de la littérature moderne au XX^e siècle. Non que, de quelque façon, elle cède au grandiose. Au contraire : chez elle, la phrase est lisse. Elle écrit comme on parle bas dans l'espoir d'atténuer l'éclat de ce que l'on va dire.

Tant de choses, en effet, paraissent dans sa bouche incroyables et sont souvent inédites. Par exemple, l'unique contribution de l'histoire des lettres dont on puisse créditer l'épine. Lequel était assez inculte, à l'inverse de Trotski, bien que la définition de l'amour

qu'on lui prête, soit, en son pessimisme, digne de La Rochefoucauld : « *Un verre d'eau quand on a soif.* » Ni plus ni moins.

A l'amour, il n'y pensait guère sans doute, lorsque, au début de la guerre de 14, exilé à Zurich, il allait le soir au Cabaret Voltaire – refuge d'étudiants excentriques – pour fuir les odeurs d'une fabrique de saucisses située au rez-de-chaussée de son immeuble. Le gras de porc qui fermentait et le boyau qui tire-bouchonne nuisant à la réflexion théorique, et, en l'espèce, à la rédaction de *L'Impérialisme, stade suprême du capitalisme*.

Vladimir Ilitch Oulianov préférait encore assister aux spectacles dans cette boîte. Sous un plafond peint en bleu. Perplexe, on le suppose, quant au sens des toiles accrochées aux murs : à l'envers ou à l'endroit, Arp, Van Rees, Picasso, Marinetti. Mais puisque acteurs et spectateurs troublaient la neutralité helvétique, il approuve en russe : « Da, da ». Pour la première fois, un révolutionnaire baptisait. Dada était trouvé. Et Dada, dans les bagages du Roumain Tristan Tzara, gagnerait bientôt Paris avec les ferments du surréalisme.

Il y avait, dans le tapage, de quoi détourner un garçon aussi sensible et brillant que Pierre Lévy de la succession d'un père fabricant de montres, le premier à rompre avec une misère immémoriale, et le propriétaire, à Bienne, d'un hôtel particulier où Rousseau n'avait pas dédaigné

descendre. Le patriarche eut beau s'opposer à une vocation d'artiste, comme on fait dans toute famille où l'on a, d'ailleurs, raison, 99 fois sur 100, le jeune homme prit le large.

Après avoir épousé une autre originale, une scientifique, et découvert, en voyage de noces, un auteur bizarre : Marcel Proust. Editeur, il commence par un coup de maître, *La Femme 100 têtes*, de Max Ernst, qui survit « *en vendant ses tableaux à des amis ou en les donnant à sa boulangère pour lui payer son pain.* » Et sans doute la commer-

zan, que la petite Catherine adore, Isaac Babel, Tzara, bien sûr, Beckett, qui est encore lecteur d'anglais à Normale sup, et De Chirico, dont Lévy publie *Hebdomeros*. Tandis que Michaux lui soumet *Un certain Plume*. A partir des sommaires, on composerait sans peine une anthologie à la fois française et européenne puisque Georgette l'épouse, sert de guide à Eisenstein de passage à Paris, et que Joyce sonne à la porte. Qui a un peu plus que du talent est chez Lévy, qui reste néanmoins dans l'ombre et se laisse même snober :

« *Comme s'il était dans l'ordre des choses, note sa fille, qu'il lui revienne à lui, le Suisse, le colporteur juif, d'ouvrir la voie*

à ces fils de famille en rupture qui, parce qu'il se montrait souriant et généreux, le prenaient pour un imbécile, ou parce qu'il s'habillait à Londres, le traitaient de nouveau riche. » L'écrivain n'est pas un animal reconnaissant.

Aussi l'éditeur devait-il accepter d'être renfloué par un communiste hors normes qui, communisme, n'allait plus le demeurer longtemps : Willi Münzenberg (1889-1940), membre du Komintern, magnat de la presse, présenté par Nizan qui est alors un stalinien pur sucre. Que de figures, dans un ouvrage où elles abondent à

chaque page, on néglige à son profit... De Gottfried Benn (1886-1956) – en gros, le Baudelaire d'outre-Rhin – au compositeur Darius Milhaud et à Colette Jéramec, qui apporta 500 000 F de dot à Drieu La Rochelle pour lui permettre d'écrire tranquillement et récolta en retour l'antisémitisme de son mari. En vertu sans doute de l'axiome selon lequel toute largesse est un jour punie.

On choisit donc Münzenberg parce qu'il aurait pu inspirer le Malraux des *Conquérants*, ce rejeton d'une famille d'ouvriers de Thuringe, meneur d'hommes dénué d'arrogance, producteur du *Cuirassé Potemkine*, affable, bon, imaginaire, avec juste ce qu'il faut de cynisme pour faire de la politique. Il introduit dans le livre des scènes de film d'espionnage : franchissements clandestins de frontières, faux papiers, déguisements, agents doubles.

Sa collaboration avec Lévy aboutit à la publication du *Livre brun sur l'incendie du Reichstag et la terreur hitlérienne*, avec une préface de Vincent de Moro-Giafferi (Moro était un avocat célèbre à l'époque et dont quelques répliques trottent encore dans la mémoire de quelques anciens : « *Maître, vous en avez pour longtemps ? - Le temps que le tribunal comprenne, monsieur le président.* ») *Le Livre brun*, « *expérience inoubliable, une mobilisation unique contre une menace encore mal définie.* » Il alertait l'opinion publique, tandis

que les yeux de Münzenberg se décollent : « *Il en vint peu à peu à incriminer la myopie criminelle de Staline qui, par sa politique de lutte sans merci contre les sociaux-démocrates, était... responsable de l'anéantissement du plus puissant parti communiste d'Europe, l'Allemand.* »

Est-ce la Gestapo ou le NKVD qui liquida le milliardaire rouge qui tentait de s'enfuir en Suisse ? L'une commandant l'autre ? Il y a peu, M^{me} Lawton-Lévy, dont faute de place on n'a pas dit la participation à la Résistance en compagnie de son père, s'est rendue sur sa tombe pour la fleurir de roses rouges. Et c'est un geste qu'elle semble renouveler pour beaucoup.

Son livre est le fruit de longues recherches que le résultat récompense en forme de témoignage capital pour la compréhension d'une période de ruptures et de sang. La typographie étant serrée, on doit prévoir une semaine pour la lecture. Une semaine sans télévision, sans cinéma, sans déjeuners en ville, ni haltes au bistrot, ni enfants, ni devoir conjugal. On n'y pensera d'ailleurs pas.

Du colportage à l'édition Bifur et les éditions du Carrefour : Pierre Lévy, un éditeur au temps des avant-gardes

de Catherine Lawton-Lévy
Ed. Métropoles, 382 p., 30,50 €.

M^{me} Lawton-Lévy construit une sorte d'Arc de Triomphe à la mémoire du soldat inconnu de la littérature moderne au XX^e siècle

çante eut-elle préféré un règlement en nature car l'Allemand était très beau.

Quarante ans plus tard, il dédicacera l'un des premiers exemplaires du tirage à un Corrèzien, de Montboudif, qui, par cet achat, avait contracté la passion de l'art moderne (Hélas ! Georges Pompidou, si perspicace à 18 ans, aimera aussi Vasarely qui est aussi pompier qu'une caserne entière en état d'alerte). La revue Bifur n'aura que quelques numéros, mais quelles contributions, et quels conseillers !

De Heidegger, qui ne s'est pas encore compromis politiquement, à Joyce, en passant par Ni-